

L'Apocalypse Joyeuse

Texte et mise en scène d'**Olivier Py**

les 23 et 24 février 2001
Grammont
Montpellier

Vendredi 23 et samedi 24 février à 19h00

Durée : 8h35 avec entracte

1^{ère} partie : 19h à 20h10

entracte 15 mn

2^{ème} partie : 20h25 à 21h30

entracte 15 mn

3^{ème} partie : 21h45 à 23h05

entracte 1h30

4^{ème} partie : 0h35 à 1h50

entracte 15 mn

5^{ème} partie : 2h05 à 3h35

Autour du spectacle

Les yeux fermés

1^{er} long métrage d'**Olivier Py**

Judi 22 février 2001

à 20h00

au cinéma Diagonal Capitole Montpellier

et rencontre avec Olivier Py

Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 100 F - Réduit : 70 F - Collégiens/lycéens : 70 F

[Supplément de 25 F pour ce spectacle]

Tarif exceptionnel de 50 F sur présentation au guichet du théâtre du ticket d'entrée du film "Les yeux fermés" au Diagonal

Carte Pass étudiants 100 F (4 spectacles) (2 fois 25 F pour ce spectacle)

L'Apocalypse joyeuse

Texte et mise en scène d'**Olivier Py**

musique :

Stéphane Leach

décor et costumes :

Pierre-André Weitz

lumière :

Olivier Py

assisté de:

Judicaël Montrobert

bande son :

Benjamin Ritter

assistant à la mise en scène :

Wissam Arbache

avec, par ordre d'entrée en scène :

Olivier Py :

Orion

Céline Chéenne :

Espérance

Yann-Joël Collin :

Acamas

Michel Fau :

Horn

Eléonore Briganti :

Épitaphe

Bruno Sermonne :

le Père, le Pèlerin, un Cimérien, un porc

Elizabeth Mazev :

Sourcevaine

Claude Degliame :

le Capitaine, la Tragédienne

Sissi Duparc :

Circé

Samuel Churin :

Loyal, le Commandant, un Cimérien, un porc

Benjamin Ritter :

l'éditeur Cobalt, l'Aveugle imprécateur, le Père de Jason,
un Cimérien, un porc

Vincent Ozanon en alternance avec **Wissam Arbache**:

Jason, un Cimérien, un porc

Sylvie Magand :

un Cimérien, un porc

Le texte de *L'Apocalypse joyeuse*
est édité par Actes Sud-Papiers

musiciens :

Stéphane Leach, piano

Sylvie Magand, accordéon

Céline Chéenne, flûte traversière

Benjamin Ritter, clarinette

Vincent Ozanon, saxophone

Samuel Churin, tuba baryton

Pierre-André Weitz, cuivre

Le spectacle a été créé au Festival d'Avignon
en juillet 2000

Production :
CDN/Orléans-Loiret-Centre

Coproduction :
Théâtre des Amandiers – Nanterre, La Ferme du Buisson – Scène Nationale de Marne la Vallée

avec le soutien :
du ministère de la Culture/Aide à la création, de la Fondation BNP-PARIBAS et de Bonlieu – Scène Nationale d'Annecy

coréalisation :
Scène Nationale d'Orléans

remerciements à :
La Fonderie – Le Mans

Roman tout autant que théâtre, le spectacle écrit et conçu par Olivier Py est un récit à épisodes où l'inattendu surgit à chaque virage, C'est aussi un regard sur le siècle qui s'achève : avons-nous laissé se dérouler l'Apocalypse sans la voir ? Le Diable mène la danse de cette immense comédie, trépidante comme un immense mélodrame.

Le grand feuilleton à épisodes, disparu des librairies, renaît au théâtre grâce à l'invention tumultueuse d'Olivier Py, Un vieil homme qui sent sa fin proche donne à son fils adoptif un objet précieux qu'il avait promis à son vrai fils. Le drame est lancé : le fils lésé va poursuivre son demi-frère pour récupérer ce trésor. La course poursuite commence. Une troisième personne entre dans le jeu : le Diable en personne qui, sous le nom de Mister Horn, fait de cette querelle un conflit vaste comme le monde et le siècle. Pourquoi "L'Apocalypse joyeuse" ? Parce que, pour Py, les habitants du XXe et bientôt du XXIe siècle piétinent les vraies valeurs spirituelles et courent allégrement à la catastrophe. Une foule de personnages représente cette humanité abêtie par le matérialisme : Sourcevaine, marchand de sardines, en est le plus effrayant fleuron.

De La Servante au Visage d'Orphée, Olivier Py a toujours été un maître de la fresque scénique qui mêle le rire et les larmes, la parole poétique et la blague de mauvais garnement, les élans mystiques et la charge sociale. Dans cette fable, qui fait penser à un mystère du Moyen-Age, tout est jeu, au sens le plus léger et le plus profond. Les acteurs font une fête changeante et variée. De plus en plus, le théâtre d'Olivier Py télescope la farce médiévale et le monde.

Gilles Costaz

Interview d'Olivier Py par Achmy Halley

Théâtre Magazine

Comment est né le projet de *L'Apocalypse joyeuse* ?

Olivier Py : C'est quand même toujours le même projet qui se perpétue : faire un théâtre ambitieux dans la forme, comme *La Servante*, *Le Visage d'Orphée*... Une fois tous les deux ou trois ans, j'essaie de m'atteler à une œuvre qui a un format large. Comme un peintre qui fait de temps en temps une fresque ce qui ne l'empêche pas de faire des pastels, des miniatures, des esquisses. J'écris tous les jours et au bout d'un certain temps, je me rends compte qu'il y a des thèmes qui se recourent, une sorte de maille qui s'est construite, des lignes de sens qui s'entremêlent. Puis apparaissent des lieux, des personnages, de pures envies de théâtre : un décor qui bouge, de la couleur, enfin et surtout des acteurs.

Pour *L'Apocalypse joyeuse*, j'avais décidé d'écrire une nouvelle épopée - c'est ma troisième ! - qui serait plus du côté du récit que du côté du poème. *Le Visage d'Orphée* était un grand poème élégiaque, *L'Apocalypse joyeuse* est un feuilleton épique.

Après *La Servante* et *Le Visage d'Orphée* déjà présentés à Avignon, *L'Apocalypse joyeuse* est votre troisième longue pièce qui demande au spectateur plusieurs heures d'attention. Quelles vertus prêtez-vous à ce type de longs récits dramatiques plutôt atypiques dans le paysage dramatique hexagonal ?

O.P. : Faire de longs spectacles pousse la possibilité du théâtre plus loin sur le plan artistique. On retrouve dans ces longues épopées scéniques une part festive et ludique qui a totalement disparu de notre théâtre. En écrivant mes pièces, je ne l'avais pas prévu à ce point là. Ce sont les spectateurs qui m'ont dit qu'une journée de théâtre comme *La Servante* avait changé leur vie. Les spectacles de plusieurs heures n'ont rien d'original. C'est notre siècle qui a rétréci le temps consacré à l'écoute des poètes. Le théâtre baroque était très long. Tout le théâtre traditionnel oriental s'est construit sur des formes longues. Je me demande si nous ne sommes pas totalement formatés sur le cinéma et la télévision. Mais avant tout, c'est le public qui m'a convaincu que ces grandes fêtes du théâtre sont possibles. En juillet prochain, on va pouvoir enfin voir, en Allemagne, l'intégrale du *Faust* de Goethe dans une mise en scène de Peter Stein. C'est formidable. Et le public en redemande. C'est normal. On lui propose autre chose qu'une valeur marchande. On invite le spectateur à participer totalement à une grande aventure et cela il l'apprécie. Contrairement à ce que l'on croit cela donne une écoute plus décontractée parce que l'on sait qu'il ne s'agit pas de tout entendre et en même temps c'est la bonne écoute. Ce n'est pas l'écoute du consommateur qui se demande s'il a bien payé sa place pour les bonnes raisons. *L'Apocalypse joyeuse* est formée de cinq parties d'une heure et demie avec des entractes entre chaque partie. Il n'y aura aucune difficulté d'écoute. C'est une pièce complexe dans son récit mais beaucoup moins ésotérique dans sa langue que *Le Visage d'Orphée* ou *La Servante*. C'est probablement la pièce la plus drôle que j'ai écrite. Je pense vraiment avoir écrit une comédie.

En fait, je suis un romantique. La litote n'est pas mon truc. Mon désir est trop grand par rapport à ce monde de petites gens, d'imbécillité, d'ennui, de manque d'exaltation. J'aime les auteurs qui sont trop grands pour l'être humain. On ne peut plus jouer Corneille, on n'y comprend rien. Les sentiments, les désirs, les pulsions qu'il raconte sont trop grands pour nous. Nous ne sommes plus vraiment une civilisation, nous sommes devenus de petits barbares, des barbares minables.

La pièce

Un père avait deux fils, Acamas, le légitime et Orion, un enfant ramassé au porche des jours troublés.

Deux frères que rapproche leur amour pour la même jeune fille, Espérance, et qu'opposent leurs projets de vie ; l'un le Ciel, l'autre la Terre ; la foi pour l'un, pour l'autre le poème.

Au moment de mourir, le père lègue à Orion, le fils adopté, un petit poisson d'or, un porte-clefs articulé qu'il avait promis à Acamas quand il était enfant.

Entre alors en scène le troisième grand personnage de L'Apocalypse joyeuse, Horn. Doué d'un sens aigu de la rhétorique, d'une imagination redoutable et d'un magasin de costumes inépuisable, le diabolique Horn se servira de toutes les nourritures terrestres pour tenter Orion et le faire renoncer à ce fétiche.

Dans une traversée du monde et des folies du siècle, Horn mettra à chaque épisode une nouvelle illusion comique sur la route d'Orion pour que se déplie ainsi un foisonnement de tribulations en abyme.

Notes

L'apocalypse n'est pas un récit de la fin des temps. L'apocalypse est une forme de récit où la révélation prend le masque des troubles et des douleurs séculières. C'est une manière de dire ce qui sera toujours, ce qui sera sans cesse, ce qui généreusement se pourra dire sans cesse.

Qu'une pièce nommée l'apocalypse s'écrive à la fin du siècle le plus noir de l'histoire de l'homme ne présume pas de ses vertus prophétiques et affirme ne pas se nourrir pour autant d'un stérile ressentiment contre le temps.

L'apocalypse, contrairement au chant d'Orphée, n'est pas parole ésotérique. Elle ne voile pas son désir d'être au monde et de danser sur les décombres. Orphée chante, d'avant et d'après tout récit, les premiers embrasements. Mais dans l'apocalypse, c'est Shéhérazade qui tient les clefs du coffre. La grande tapisserie de Pénélope se brode avec la laine méchante des légendes du siècle. Quoi ! On se raconte encore des histoires ? Oui, encore et encore, des pères cherchant des fils et des fils cherchant des pères, encore et encore, des amants gigognes et de sombres machinations, les illusions perdues et les fins de chapitre ouvertes comme des vérandas sur un immense paysage d'anecdotes...

Repères

1 - Le poisson d'or

Une jeune fille, Espérance, doit choisir entre deux frères, Acamas et Orion

Deux frères que rapproche cet amour pour la même jeune fille et qu'opposent leurs projets de vie : être un homme parfait pour l'un, jouir de l'instant présent pour l'autre ; à l'un le Ciel, à l'autre la Terre.

À sa dernière heure, dans l'ivresse de se détruire, le père lègue à Orion, son fils adopté, un talisman. Ce petit poisson d'or, porte-clefs articulé, c'est à Acamas, son fils légitime qu'il avait promis de le donner quand il était enfant.

Entre alors en scène un diable, Horn, qui promet à Acamas de reprendre dans la main d'Orion le fétiche qui unit et sépare les deux frères.

2- Dieux de jeunesse et d'argile

Sur le *Regina Pacis*, en pleine tempête, Acamas sauve des passagers clandestins que Horn et ses acolytes, le Capitaine et Sourcevaine, veulent jeter à la mer. Ces clandestins sont en fait des pèlerins à la recherche de leurs fils partis en Occident pour faire fortune et jamais revenus.

Acamas se sent désormais responsable du destin de ces pèlerins et jure de ne pas les abandonner. Mais le bateau coule ...

Espérance se trouve dans un hôpital de guerre où elle a pour tâche de marquer au front les blessés qui doivent être sauvés et ceux que l'on ne prendra pas le temps de soigner.

Horn, travesti en cantinière, lui fait entendre que sa beauté a apporté dans la ville plus de tourment que de réconfort.

Le chirurgien la presse de quitter l'hôpital avant l'arrivée des rebelles.

Orion rencontre l'homme qui a édité ses poèmes. Cet éditeur lui demande de sauver son fils, mourant de son dégoût pour le monde, grâce à la force de sa poésie.

Orion tente de faire connaître à l'enfant la source de son poème qui est aussi la source de son amour de la vie.

Séparés, Espérance, Orion et Acamas font tous trois au même moment l'expérience de la responsabilité vis-à-vis d'autrui.

3 – Aux confins du monde et de la Cimérie

Après avoir échoué dans sa tentative de faire le bien, Espérance, travestie en homme, plonge dans le camp des assassins. Elle devient l'aide de camp d'un chef de guerre fascinant autant que repoussant. C'est en allant vers le pire qu'elle trouvera le moyen de ressusciter Espérance.

Orion entreprend, avec la Tragédienne et sa suivante (Horn dans un nouveau déguisement) de mettre en scène un grand poème théâtral.

Sourcevaine a fait construire sa conserverie de sardines en Cimérie et, dans ses projets totalitaires, rêve justement d'ériger un théâtre dans la ville qu'il a fondée.

Circé s'est elle aussi installée en Cimérie où elle a ouvert un nouveau cabaret. C'est là qu'elle fomente une révolution, avec les ouvriers de la conserverie. Le Capitaine promet à Circé l'appui de son bras armé.

Acamas, à demi défiguré après avoir tenté de se mettre une balle dans la tête, tient des propos incohérents.

4 – Le songe des pourceaux

En Cimérie, Orion et Espérance se retrouvent, tandis que, chez Circé, Acamas a lui aussi retrouvé son Espérance.

La course au pouvoir fait naviguer la couronne de carton. L'entreprise utopique de Sourcevaine échoue. Exaltés par Circé et sa liqueur d'ancolie, les Cimériens, sous des masques de porcs, ont mis le feu à la fabrique. Le chaos s'installe.

5 – Et vivre ainsi sans réponse

Vingt ans se sont écoulés.

Orion, poète d'académie, s'apprête à faire une conférence sur le deuil, ce qui n'est encore pour lui qu'une figure de style.

Le pèlerin retrouve Acamas devenu guignol de foire. Il vient lui demander de porter au centre d'une ville nouvelle une grande pierre commémorative.

Espérance attend Orion pour lui donner un indispensable viatique.

Tous les décors ont disparu, il ne reste plus que la silhouette de la mort sur sa girouette.

Les personnages de L'Apocalypse joyeuse

Le diable, **Horn**, est un athlète dramaturgique, il est l'élément agissant des contes, *L'Apocalypse* est un conte ou un livre de contes. Les dramaturgies diaboliques m'ont toujours attiré, j'ai monté récemment des contes de Grimm et *Der Freischütz* de Weber.

Le diable, c'est la garantie d'un pacte avec des péripéties, mais il implique bien sûr une réflexion morale. Dans ce texte, étrangement, l'acte éthique s'oppose souvent à un devoir moral, le cœur du poème est en contradiction avec une charité bien ordonnée. La foi elle-même exige autre chose qu'un règlement moral de la question du péché. On cherche à comprendre la différence entre le péché et la faute morale. Le diable est par ailleurs un très bon moraliste.

Horn change de rôle à toutes les scènes, ce personnage est écrit tout particulièrement pour servir l'art de Michel Fau qui jouera donc toute une galerie de personnages, un soldat, une religieuse, un armateur, un enfant, une tragédienne, un bâtisseur etc... Son but est de faire abdiquer Orion, de le faire renoncer à son serment fait au père de ne jamais, contre rien au monde, de ne jamais abandonner le poisson d'or. Ce poisson d'or est le lieu de toute sa fidélité et de toute sa foi, il le met au-dessus des choses terrestres.

Le diable donne tout et retire tout à Orion, mais il ne triomphe pas, le conte c'est le monde où le diable est perdant, où le diable est finalement le soutier de la providence.

Les trois personnages diégétiques, **Espérance, Acamas et Orion** sont des allégories, l'Espérance, la Foi et la Charité.

Espérance est la fiancée d'Orion et d'Acamas. Elle change de corps au cours du récit. L'espérance passe ainsi d'un homme à l'autre, trompant, par cette transmission de son essence, le diable et la mort. C'est une allégorie, nous faisons un théâtre d'allégorie... (sont également représentés : la mort, la tragédie, la violence, le profit, la luxure etc...)

Espérance permet de formuler une des grandes paroles de la pièce, la providence. Il y a presque dans chaque scène une formulation différente de la providence. Le récit, long et généreux, comme, par exemple *À la recherche du temps perdu* doit nous permettre de réouvrir la foi en la providence. Dans les belles histoires, sous quelque forme que ce soit, il y a un diable et une providence. Et si cette providence est une fatalité, c'est une fatalité providentielle.

C'est un théâtre ancien, celui où le récit promet une sagesse, où la vie des personnages donne une vie en plus, il exige la parole poétique, parfois oraculaire, et la longueur narrative où se délie l'illusion d'avoir vu une vie conduite à son sens extrême.

Le personnage de **Sourcevaine** permet de renvoyer dos-à-dos toutes les conceptions matérialistes du monde. Ce marchand de sardines qui veut faire de force le bien de l'humanité ressemble aux Soviétiques autant qu'aux capitalistes. Il est le XXe siècle, il est le dernier cercle du désenchantement.

Dans les dernières scènes, il a passé à sa moulinette l'idéologie de la Culture, il l'a instrumentalisée, commercialisée, dénaturée.

Il est le souverain, l'Ubu triomphant, l'homme moderne. La pièce devient politique dans les épisodes qui racontent son triomphe et sa chute. Politique évidemment avec la forme de la satire.

Au centre de mon geste, il y a une inquiétude, un réquisitoire, face au monde et à l'homme moderne. Mais je ne saurais pas me contenter de la contemplation du chaos. Le poète doit faire un tableau noir avec de la lumière. Il doit décrire le chaos et espérer un remède, lancer des clefs de sens, donner à boire...

Le jeu

Notre esthétique du jeu est produite par le devoir de donner à l'homme une image qui ne soit pas celle du renoncement et de la médiocrité. Détruire ces masques d'homme gris, incarner des êtres hors normes, être au cœur de l'effroi et du rire, être au plus proche du fait humain. L'art doit toujours faire rire et toujours faire peur, disait Dubuffet.

Je dois tout aux acteurs, ils ont élargi la possibilité d'un théâtre lyrique, d'un théâtre poétique.

Le décor

De couleur rouge, c'est un théâtre de tréteaux à géométrie variable, une chorégraphie d'espaces, conformément à notre recherche avec Pierre-André Weitz.

Il figure une totalité, toute grande pièce est une cosmogonie, tout grand décor figure le monde. Le monde infini dans un lieu fini.

Olivier Py, poète à lames multiples

C'ÉTAIT il y a un mois à l'université de New York (NYU), dans la petite salle où Bob Wilson avait débuté. Olivier Py répétait avec des élèves comédiens la version américaine de *L'Exaltation du labyrinthe*, sa nouvelle pièce, que Stéphane Braunschweig devrait mettre en scène au Théâtre national de Strasbourg, en mars 2001. Il témoignait de la perplexité des jeunes Américains devant sa prose: « *Ils la décrivent d'un mot : purple. Comme le Purple Rain de Prince. Jamais ils n'ont eu affaire à de tels textes. Le lyrisme les terrorise et les passionne. Comment jouer le purple s'inquiètent-ils ?* »

Le *purple* mêle la poésie à l'éloquence, les cordes des mystères et les cuivres de la bravoure, Olivier Py, toujours prompt à payer de sa personne ; pourrait être une incarnation du *purple*. Indivisible. Prompt à l'excès. Capable de rester les mains tendues, vingt-quatre heures durant, à Avignon, avec sa *Servante*, pour que se rejoignent en lui et en sa troupe la nuit des temps et le jour qui point, les mythologies chrétienne et grecque avec l'époque. Ne serait-ce que pour montrer combien le temps se mesure plus justement en actes de théâtre qu'en heures sonnantes.

En moins de dix ans, l'auteur- metteur en scène est passé d'une petite salle du Marais à la Cour d'honneur du Palais des papes (1997) avec *Le Visage d'Orphée*. Seul, d'une certaine manière. Mais fort de quelques reîtres et reïtresses, libres à tout vent qu'il lui plaît de souffler, tant ils lui viennent naturellement sous la plume. Des amants de son théâtre, comme il l'est du leur, Aussi attentifs à la musique des mots qu'à la petite lumière qui en émane, propre à échauffer les consciences et porter toute scène à incandescence. En cela, il est bien le servent de *La Servante*, cette « *histoire sans fin* » qu'Actes Sud vient de rééditer dans sa collection de littérature générale (510 p., 159 F, 24,24).

Olivier Py en a assez de trouver le théâtre confiné à la rubrique du même nom. Quelle littérature peut se prétendre vivante en remisant l'une des manifestations les plus puissantes du verbe ? Sa colère devant l'enfouissement des metteurs en scène dans l'exégèse jamais achevée des classiques n'a d'égale que son culot à les réinventer. Engagement pris-tenu devant la défection prématurée de Didier-Georges Gabily et Jean-Luc Lagarce, quand il a décidé d'être à lui-même ce qu'ils lui étaient. car il se sent assez seul dans le théâtre d'auteur, même s'il trouve des répondants chez Romeo Castellucci (*Genesi*), Pascal Rambert (*Gilgamesh*), ou François Tanguy (dont *Les Cantates* sont programmées au printemps par l'Odéon à Paris).

Résumons: Olivier Py, trente-cinq ans, directeur du Centre dramatique national d'Orléans, auteur d'une dizaine de pièces, metteur en scène, acteur, chanteur, danseur, librettiste, décorateur, scénographe, cinéaste, professeur. Dernière œuvre : *Epître aux jeunes acteurs pour que soit rendue la parole à la parole*. Où le khâgneux qu'il fut réapparaît seul en scène. En tout poète, à lames multiples, comme le couteau ouvert par *Miss Knife*, sa créature de cabaret, comme les allégories qu'il lance sur scène: saint dévergondé ; sage instable; guerrier appliqué ; laboureur de planches. Et le poète de la rencontre à venir est d'abord un homme dans le siècle, l'un des rares à répondre à l'urgence (*Requiem pour Srebrenica*), et à lui donner les contours *purple* de *L'Apocalypse joyeuse*. Quoi. d'autre encore ? Ah oui : chrétien et homosexuel, manière de parler de lui, mais lui, c'est autre chose.

Jean-Louis Perrier

Le Monde – 13 décembre 2000

Autour du spectacle,
en collaboration avec les Cinémas **Diagonal**

Les yeux fermés

1^{er} long métrage d'**Olivier Py**
Production Arte

le jeudi 22 février 2001

à 20h00

au Diagonal Capitole
5, rue de Verdun
Montpellier

Rencontre avec Olivier Py à l'issue de la projection

Tarif hors abonnement

la place : 37 F

Sur présentation au guichet du théâtre du billet d'entrée au film *Les yeux fermés*, possibilité de bénéficier d'un tarif exceptionnel de 50 F à l'une des représentations de *L'Apocalypse joyeuse*.

Les yeux fermés de Olivier Py

Olivier Py, réalisateur

"Trouver le moment où le monde nous aide à raconter notre histoire

« L'envie de faire du cinéma vous est-elle venue récemment ?

-Oh non, j'ai toujours voulu faire du cinéma autant que du théâtre. J'ai raté le concours de l'Idhec, depuis, j'ai écrit plusieurs scénarios qui n'ont pas pu se faire, mais je n'avais pas renoncé. J'étais un éconduit du cinéma à qui s'est soudain présentée l'occasion d'y entrer, quand Jacques Fansten, qui est à l'origine de la série « Petites caméras » pour Arte, m'a appelé pour me proposer d'en réaliser une des composantes. Il souhaitait "quelqu'un qui n'appartienne pas *tout à fait au milieu du cinéma* », j'ai dit oui aussitôt.

-Mais vous n'avez pas repris un de vos scénarios existants ?

-J'ai voulu écrire pour cet outil particulier qu'est la caméra DV (Vidéo digitale). Je savais qu'avec elle on pouvait tourner dans Paris, la nuit, longtemps, en faisant autant de prises que nécessaire : il fallait profiter de ce luxe en composant un scénario plus flottant, plus ouvert que je ne l'aurais fait pour un tournage en 35 mm. Mais le film est écrit, je ne fais jamais d'improvisation. Je crois qu'en travaillant, sur chaque personnage je peux le rendre meilleur et plus intelligent que je ne suis, mais il faut y passer du temps. .

» De même, le déroulement du film est très construit, même si cette construction est faite sur un mode digressif, pour donner le sentiment de l'irruption d'éléments fortuits. D'ailleurs, j'avais tellement écrit de contrepoints qu'on avait un peu fini par perdre le point. J'ai dû resserrer au montage autour du motif principal.

-Avez-vous des partis pris de mise en scène ?

-Avec le chef opérateur Luc Pagès, que je connaissais parce qu'il avait travaillé sur deux films où j'ai joué, *Au Petit Marguery*, de Laurent Bénégui, et *Nos Vies heureuses*, de Jacques Maillot, nous avons voulu essayer de tout réaliser en plans-séquences, mais jamais deux fois de la même manière.

» L'idée était de tirer parti des avantages de la caméra DV, mais aussi de ses limites, de faire travailler ses défauts particuliers pour qu'ils nous aident à poétiser le monde que nous filmions. On s'est servi de la tendance du support vidéo à modifier les équilibres des couleurs, de la capacité de la caméra à décomposer le mouvement, des flous qui surgissent parfois comme d'autant de moyens stylistiques. J'ai demandé à Pierre-André Weitz, mon directeur artistique, de faire en sorte qu'il y ait toujours une ampoule nue dans le décor, pour éblouir la caméra, manger le spectre chromatique.

-Dans ce film, la caméra

Olivier PY

Auteur, metteur en scène et comédien, il a fondé sa compagnie, **L'Inconvénient des Boutures**, en 1988.

Il a mis en scène la plupart de ses pièces, une vingtaine environ : *Gaspacho, un chien mort* (1990), *Les Aventures de Paco Goliard* (1992), *La Jeune Fille, le diable et le moulin* (d'après Grimm, 1993), *La Servante, histoire sans fin* (1994-95), un cycle de cinq pièces (*L'Architecte et la forêt, Le Pain de Roméo, La Panoplie du squelette, Le Jeu du veuf, La Servante*), qu'il a mis en scène au cours des saisons 1994-95-96 et présenté en intégrale au Festival d'Avignon 1995 puis repris à la Manufacture des Œillets à Ivry en 1996, *Le Visage d'Orphée*, créé à Orléans puis à Avignon, dans la Cour d'honneur en 1997 et repris au Théâtre des Amandiers à Nanterre ... Sa pièce *Théâtres* a été mise en scène par Michel Raskine au Théâtre du Point du jour à Lyon. Olivier Py a également mis en scène des textes d'Elizabeth Mazev et de Jean-Luc Lagarce. Comédien, il a joué au théâtre et au cinéma. Lors du Festival d'Avignon 1996, il a créé son personnage de cabaret : Miss Knife.

Il vient de réaliser son premier film, *Les Yeux fermés*, pour Arte.

Ses textes sont publiés aux Éditions Actes Sud-Papiers, Les Solitaires intempestifs et l'École des loisirs.

Il dirige le Centre Dramatique National/Orléans-Loiret-Centre depuis juillet 1998.

Le Monde

mercredi 13 décembre 2000